

"La philosophie des Sarrasins" dans l'*Encyclopédie*: une image glorieuse

Mandana Sadrzadeh

Maître assistant, Faculté des Langues étrangères, Université de Téhéran

e- mail: payesh2000@yahoo.com

Résumé

Epoque de première importance, le siècle des Lumières fait évoluer nettement les connaissances sur l'Islam. A cette époque, les relations des voyages, les traductions du *Coran*, les ouvrages sur le Prophète et l'Islam se multiplient. Le nouvel élan philosophique, balayant les préjugés, cherche le savoir dans les sources authentiques. Sur le même sillage, nombreux sont les articles sur l'Islam parus dans l'*Encyclopédie* de Diderot, œuvre novatrice qui se réclame d'un esprit moderne. En nous intéressant en particulier à l'article intitulé «La Philosophie des Sarrasins», nous poserons les questions suivantes: pourrait-on y trouver une ouverture authentique sur l'Islam? Dans quelle mesure et pour quelles raisons la philosophie, la science et la morale des Musulmans illustrées par Sadi, pourraient-elles attirer la sympathie de Diderot?

Mots-clés: *Encyclopédie*, Dix-huitième siècle, Diderot, Islam, Philosophie, Sadi, Progrès.

1. Introduction

L'abondance et la variété des articles consacrés à l'Orient musulman dans l'*Encyclopédie* étonnent les lecteurs de cette œuvre. Une trentaine d'articles et des dizaines de planches traitent entièrement ou partiellement de l'Islam. Les principaux auteurs de ces articles sont Diderot, le Chevalier de Jaucourt, Deleyre, l'abbé Mallet... chaque auteur signe par une lettre. Les articles qui n'ont point de lettres à la fin, ou qui ont une étoile au commencement, sont de Diderot : les premiers sont ceux qui lui appartiennent comme étant un des auteurs de l'*Encyclopédie*; les seconds sont ceux qu'il a suppléés comme éditeur. Les textes concernant l'Islam représentent l'état des connaissances sur cette matière. Une image glorieuse de l'Islam transperce à travers l'article «Philosophie des Sarrasins» qui consacre de longues lignes aux érudits et savants élevés dans le berceau de l'Islam. Cependant certains adversaires de l'Islam, dont Diderot, auteur même de l'article cité, ont prétendu que cette religion constituait un obstacle au progrès scientifique et même à l'instruction. Mais les témoignages les plus authentiques de l'histoire de la philosophie sarrasine à laquelle Diderot lui-même consacre plusieurs pages de l'*Encyclopédie*, ne s'opposent-ils pas à son opinion sur l'incomptabilité de l'Islam et de la science? L'objectif de cet article, consiste à étudier le statut de l'Islam et son rapport avec les progrès scientifiques, culturels et philosophiques, tel que cela est présenté dans l'*Encyclopédie* de Diderot, œuvre majeure du XVIII^{ème} siècle et notre problématique plus précise serait d'étudier les points saillants de la philosophie des Musulmans, surtout la morale de ces derniers, qui pourraient susciter la sympathie de Diderot.

2. Développement

Au premier abord, il nous paraît opportun d'entamer notre réflexion par l'étude des sources pour voir comment Diderot, auteur d'un certain nombre d'articles concernant l'Islam, tels que «Arabe», «Aschariouns», «Sarrasins», a pu obtenir des renseignements sur ces questions et quelles étaient précisément ces sources ?

Diderot écrit, en 1759, à Sophie Volland qu'il fait des progrès dans la connaissance du *Coran* (1876, t.II, p.76). Mais sur l'Islam en général, Diderot ne peut s'exprimer que de seconde ou de tierce main. Parmi ses informateurs, on peut mentionner Chardin, Tavernier, Boulainvilliers, ainsi que D'Herbelot de Molainville, auteur de la fameuse *Bibliothèque Orientale* que Diderot possédait manifestement. La preuve en est une citation tout à fait inattendue que le lecteur de l'œuvre mentionnée découvre:

Les Arabes, pour décider plus souverainement dans les écoles si les attributs de Dieu étaient ou réellement ou virtuellement distingués, se sont livrés des batailles sanglantes (D'Herbelot, cité par Diderot, 1969, t.I, p.106).

On ne peut passer sans citer Jacob Brucker dont l'*Historia critica philosophiae*¹ a été l'une des principales sources de Diderot. Certains journalistes, en examinant les articles concernant l'Histoire de la philosophie, n'ont pas manqué de rendre à Brucker ce qui lui appartenait. Par exemple, Fréron fait apparaître le peu d'originalité des articles de philosophie contenus dans l'*Encyclopédie* (J. Proust rapporte ce fait dans: *Diderot et l'encyclopédia*, 1962, p.255). Diderot, lui-même, cite très souvent l'*Historia critica philosophiae*. D'ailleurs, l'avertissement du tome III de

1. Leipzig, 1767.

l'*Encyclopédie* donnait, dès 1753, à propos d'«Aristotélisme», toutes les indications relatives à ce sujet :

«L'auteur a cru pouvoir semer ici quelques morceaux de l'ouvrage de M. Deslandres, qui font environ la dixième partie de ce long article ; le reste est un extrait substantiel et raisonné de l'histoire latine de la philosophie de Brucker ; ouvrage moderne, estimé des étrangers, peu connu en France, et dont on a fait beaucoup d'usage pour la partie philosophique de l'Encyclopédie, comme dans l'article «Arabes» et dans un très grand nombre d'autres».

La conversation que reproduit la *Lettre à Sophie Volland* du 30 octobre 1759 donne l'idée la plus exacte de ce qu'est l'adaptation par Diderot de l'*Historia critica philosophiae* : un conte à bâtons rompus, coupés d'interruptions plaisantes ou profondes, prétextes à improvisation et à digressions. En réalité, quand Diderot remonte aux sources, comme le souligne d'ailleurs Proust (*Ibid.*), c'est pour trouver des arguments mieux aiguisés et non point par scrupule d'historien. On comprendrait mal autrement les négligences menues mais significatives qui parsèment ses articles.

Il faut reconnaître que pour les esprits religieux, de quelque parti qu'ils fussent, les articles philosophiques de l'*Encyclopédie* sentaient également le fagot; ils n'étaient que le prétexte et le support d'une critique fondamentale de la religion. Voici ce qu'en dit la *Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts*, périodique protestant publié à la Haye:

Il y a (des articles) dont le ton n'a paru ni assorti à la majesté de la Révélation, ni convenable pour en faire admirer l'excellence divine. On aurait voulu des traits lancés d'une main plus ferme contre le déisme, le libertinage et l'indifférence. (1758, 1^{er} trimestre, p.223)

Pour les *Nouvelles ecclésiastiques*, périodique janséniste, la partie philosophique de l'*Encyclopédie*, est tout aussi condamnable que le *Dictionnaire* de Bayle.¹

Deux ouvrages cependant vont plus loin dans la critique de la métaphysique des Encyclopédistes, on n'y trouve pas seulement des généralités, mais des commentaires détaillés sur un certain nombre d'articles précis. Ce sont les *Préjugés Légitimes* du Janséniste Chaumeix, et la *Religion vengée* du récollet Hayer et de l'avocat Soret. Ils n'ont pas critiqué la partie philosophique de l'*Encyclopédie* au-delà du tome VII, mais leurs remarques sur les sept premiers volumes sont assez typiques pour qu'on leur accorde une valeur générale. Chaumeix ne croit point à la sincérité des Encyclopédistes, il pense que même lorsqu'ils affirment respecter la religion, ils travaillent en fait à la détruire (1758-1759, t.VIII, p.XVII). Ce n'est pas le *mécanisme grossier* des renvois qui pourrait démentir son impression : *les Encyclopédistes ont trouvé, par l'usage des renvois, un moyen de paraître respecter la religion, en la renversant en effet* (*Ibid.*, t.I, p.53). Ainsi il cherche à déchiffrer les intentions à travers les articles qui sont en quelque sorte des clefs. A côté des articles sur le système de philosophie qui permettent à Diderot d'exposer ses propres idées matérialistes, il en est d'autres dans lesquels le lecteur perspicace peut trouver une critique du Christianisme. C'est selon l'estimation de Chaumeix, le cas d' *Ascharien* et de l' *Alcoran*.

Diderot, auteur du *Mahométisme* écrit tantôt *Mahométans*, tantôt *Musulmans*, et souvent *Islam, Islamisme*:

1. *Nouvelles ecclésiastiques*, 1760, p.203. Joly de Fleury avait déjà comparé l'*Encyclopédie* ou *Dictionnaire* de Bayle; cf. *Nouvelles ecclésiastiques*, 1959, p.58.

*C'est M. D'Herbelot qui a introduit ces mots dans notre langue, et ils méritaient d'être adoptés. **Islam** vient du verbe **Salama**, se résigner à la volonté de Dieu, et à ce que Mahomet a révélé de sa part, dont le contenu se trouve dans le livre nommé **Coran**, c'est-à-dire le livre par excellence. Ce livre qui fourmille de contradictions [...] renferme presque tous les préceptes de l'Islamisme, ou de la religion musulmane. Nous l'appelons **Alcoran**. (1777, art «Islam»)*

Outre le **Coran**, l'*Encyclopédie* mentionne un livre de traditions appelé **La Sonna**. Toutefois il est faux de prétendre que **La Sonna** soit à proprement parler un ouvrage : c'est un ensemble de récits [**hadîths**] concernant le prophète, longtemps transmis oralement et fixés plus tard par écrit dans de nombreux recueils finalement triés, ordonnés et critiqués par de savants exégètes, dont les deux plus célèbres sont Moslim et El Bokhâri.

On constate que les hommes des Lumières s'accordent tous à parler de l'**Alcoran** au lieu de **Coran**. Ils savent certainement que la première syllabe de ce mot est un article arabe, mais ils ajoutent quand même un article français : l'**Alcoran**. Barthélemy D'Herbelot en était bien conscient:

*On pourrait renvoyer ce titre à celui du **Coran** : car la première syllabe de ce mot n'est qu'un article, et l'on pourrait aussi bien dire le **Coran** que l'**Alcoran**: mais parce qu'il n'y a personne qui ne sache que l'**Alcoran** est le livre dans lequel la Religion des Musulmans est comprise, et qui ne soit persuadé que Mahomet en est l'auteur, on en parlera ici sous le titre que le vulgaire lui donne. (1776, art «**Alcoran**», p.79)*

Voici donc, au lieu du Livre, un livre dont la désignation populaire offre l'avantage de sonner faux: **Alcoran**. En fait, Diderot n'en veut pas uniquement à l'Islam, toutes les religions lui répugnent parce qu'elles empêchent le progrès de la raison selon lui. Une digression de l'article

Sarrasins qui sera censurée ultérieurement exprime hardiment que la religion s'avilit à mesure que la philosophie s'accroît et que la diminution du nombre des communions pascales à Paris de 1700 à 1759 est certainement le signe des progrès que l'incrédulité a faits en France au cours de la même période. S'agissant de l'Islam, Diderot peut annoncer d'avance que plus il y aura de penseurs à Constantinople, moins on fera de pèlerinages à la Mecque. Chez Diderot, le progrès de la connaissance scientifique a comme contrepartie un recul sensible de la foi religieuse, puisque la vérité révélée par l'Écriture et la vérité conquise par les sens et la raison sont considérées comme contradictoires.

Voyons à présent comment est représentée dans l'*Encyclopédie*, l'attitude des Musulmans envers les sciences. M. De La Lande, auteur de l'article «Astronomie» écrit:

On sait qu'en général les Arabes ont fort cultivé les sciences, c'est par leur moyen qu'elles ont passé aux Européens...L'astronomie n'était pas la science la moins cultivée parmi ces peuples. Ils ont écrit un grand nombre de livres sur ce sujet; la seule bibliothèque d'Oxford en contient plus de quatre cents, dont la plupart sont inconnus aux savants modernes... (cf. cet article)

Dans l'article «Bibliothèque» de l'*Encyclopédie* on lit que vers le X^{ème} siècle, et surtout sous le règne d'Almanzar, aucun peuple ne cultivait les sciences avec plus de succès que les Arabes. Il y est question de l'assiduité des Rois musulmans à cultiver les lettres et à fonder plusieurs écoles et bibliothèques publiques. Après avoir regroupé les Arabes en **Arabes d'Asie** et en **Arabes d'Afrique**, Moreri écrit à propos des premiers:

Plusieurs d'entre eux font profession des lettres, et particulièrement de la Philosophie, de la Médecine, de l'Astrologie et des mathématiques. Ils ont

eu parfois en ces sortes de sciences de grands hommes, dont nous ferons mention, en parlant de la doctrine des Arabes... (1674, art «Arabes»)

Il cite plus loin le nom d'Aboujafar Almansur, calife, qui commença à régner l'an 136 de l'Hégire (753 de Jésus-christ); ainsi que Amamoun Abdallâh (198 de l'Hégire) «*qui envoya des Ambassadeurs à l'Empereur de Constantinople, pour lui demander des livres de toutes les sciences, qu'il fit traduire en sa langue, afin d'exciter parmi ses peuples l'amour des sciences*» (*Ibid.*). La rubrique intitulée «Génie des Turcs pour les sciences» fait part également du soin que ce peuple porte aux sciences. Moreri cite la richesse de la bibliothèque du Grand Seigneur; on voit à Constantinople «*un bazar ou marché de livres manuscrits de différentes sciences, en turc, en arabe ou en persan*». L'auteur conclut par là que *les Turcs ne sont pas seulement ignorants; mais ils ne s'appliquent guère qu'aux sciences utiles, et peu à celles qui ne servent qu'à amuser l'esprit, et à contenter la curiosité. (Ibid)*

Diderot, auteur de l'article «Arabes» dans l'**Encyclopédie**, convient qu'avant l'islamisme même, à qui l'on doit dans ce pays la renaissance des lettres, les Arabes entendaient parfaitement leur langue, [qu]'ils en connaissaient la valeur et toutes les propriétés, [qu]'ils étaient bons poètes, excellents orateurs, habiles astronomes (art «Arabes»). Dans l'article «Sarrasins» ou «Arabes» qui complète l'article «Arabes», il est question de la théosophie:

La ferveur de concilier Aristote avec Mahomet produisit parmi les musulmans les mêmes folies que la même fureur de concilier le même philosophe avec Jésus-Christ avait produites ou produisit avec les chrétiens, ils eurent leur al-calâm ou théosophie [...] Dans les commencements, les musulmans prouvaient la divinité de l'Alcoran avec un glaive bien

tranchant; dans la suite ils crurent devoir employer aussi la raison et ils eurent une philosophie et une théologie scholastiques, et des monistes et des jansénistes et des déistes et des pyrrhoniens et des athées et des sceptiques. Enfin, dès le second siècle du Mahométisme, il fallut que les chrétiens d'Occident s'instruisent chez les Musulmans. (Ibid.)

C'est ainsi que Diderot dresse un inventaire de philosophes, de médecins, de physiciens, de géomètres et de mathématiciens, parmi lesquels on peut citer:

Alkindé (Al-Kindi), philosophe et mathématicien du III / IX^{ème} siècle. Il fut l'un des penseurs les plus originaux de l'Islam. Connu comme le *Philosophe des Arabes*, il aborde dans ses écrits une grande variété des sciences, en plus de la philosophie. Al-Kindi avait mis en garde contre la seule lecture des textes, ce qu'il considérait comme une démarche inappropriée pour se mettre en quête du savoir: *Nous devons suivre les sentiers de la nature pour la comprendre* (cf. Hassan et Hill, 1991, p.22), disait-il.

Thabit, III/IX^{ème} siècle (identification plus complète dans Brucker, III, 70 : Thabet ben Korra, Ebn Harum Al-Sabi Al-Harrani). Il fut géomètre, philosophe, théologien et médecin sous le calife Mootade.

Al-Farabe; (identification complète dans Brucker, III, 71: Abu Nasr Muhammed Ebn Tarchan Al-Farabi). Il s'occupa de la dialectique, de la physique, de la métaphysique et de la politique; il joignit à ces études celles de la géométrie, de la médecine et de l'astronomie.

Rasès ou **al-Rose** (Brucker, III, 77, l'identifie plus précisément: Abubecher Muhammed Ben Secharia Al Rasi). C'est un alchimiste et un philosophe arabe des IX-X^{ème} siècle, auteur de deux encyclopédies médicales. Il naquit en Perse, murut à Cordoue l'an 101 de l'Hégire. Diderot

écrit: *Qui est-ce qui a parcouru l'histoire de la Médecine et qui ignore le nom de Rasès* (art «Sarrasins»). *Cet homme fut profond dans l'expérience, sûr de lui dans le jugement, hardi dans la pratique, clair dans la spéculation. (Ibid.)*

Avicenne (identification complète d'Avicenne dans Brucker, III, 80 : Abu Ali Al-Hosain, Ibn Abdollahi Ebn Sina Al-Schaich Al-Raüs). Il naquit à Bochara¹ l'an 370 de l'Hégire. On prétend que *son Canon en médecine prouve que l'homme avec tous ses défauts fut un homme divin; c'est aux gens de l'art de l'apprécier* (art «Sarrasins»). Avicenne est également l'auteur d'une grande encyclopédie philosophique: *Shifâ*.

Diderot achève l'histoire des philosophes en évoquant des noms moins célèbres, recopiés à la diable dans Brucker (tome III.P.117-123):

Nasiraddin de Tus, Etasi, Thograi, Matthieu-ebn-Junius, Afrihi, Al-Bazrani, Bachillani, Abulsaric, Abul-chors, Ebn Malcan, Ebno'l Hasan, Abu'l Helme, Magrebin, Ibnu-el-Baitar, Abdessalame, Said-ebn-Hebatolla, Muhammed Tusius, Masisü, Joseph, Hasnum, Daxub (Jacub et non Daxub!)...

Finalement, Diderot conclut qu'à proprement parler les *Arabes ou Sarrasins n'ont point eu de philosophie avant l'établissement de l'islamisme (Ibid.)*. Pourtant, le philosophe avait déjà avancé que le Prophète était l'ennemi des sciences. Après l'avènement de l'Islam, un nombre imposant de savants, de médecins et de théologiens éclairent le monde de leur philosophie à l'heure où *l'ignorance et le barbarisme* prévalent à travers *l'Empire Romain*. Ces philosophes, comme on vient de remarquer, sont *arabes* ou *maures* selon leur appartenance à la terre d'Asie ou à l'Espagne.

1. Boukhara, actuellement en Ouzbékistan.

Tous ont écrit en langue arabe, la langue des conquérants. La liste longue dressée d'abord par Brucker et ensuite par Diderot présente ceux qui contribuèrent à transmettre le flambeau de la philosophie.

C'est ainsi qu'après un exposé de la *Théologie naturelle des Sarrasins et de la doctrine des Musulmans*, Diderot achève l'article par un éloge de la philosophie morale des Persans, ainsi que l'a fait Brucker, en citant Sadi, poète persan. C'est donc la philosophie qui a rapproché Diderot du poète persan; mais cela ne suffit pas à expliquer d'où il a tiré sa connaissance de Sadi telle que la révèle une petite pièce intitulée *Le Gulistan ou le Rosier du poète Sadi*.

Le numéro du 1^{er} novembre 1762 de la *Correspondance* de Grimm publiait, sans indication d'auteur, une petite pièce intitulée *Du poète Sadi*. Cette pièce figure dans l'édition des œuvres complètes de Diderot, par Assézat et Tourneux (1876, t.IV, p.485), sous le titre *Le Gulistan ou le Rosier du poète Sadi*; c'est sous cette forme qu'elle attire l'attention et nous conduit à rechercher comment et pourquoi Diderot a pu s'intéresser au célèbre poète persan du XIII^{ème} siècle.¹

Ce morceau est incontestablement de Diderot, assure J.Proust, et divers autres passages de son œuvre, notamment de sa *Correspondance*, prouvent qu'il s'intéressait beaucoup à Sadi (Citation rapportée par Chaybani dans sa

1. D'Herbelot rapporte le nom de Sadi, l'un des plus célèbres auteurs des Persans. Nommé Cheikh Mosledin Sâadi Shirazi, il naquit à Chiraz, l'an 571 de l'Hégire. Sadi, composa, partie en prose et partie en vers, son livre intitulé *Gulistan*, l'an 656 de l'Hégire et quelques temps après il publia son *Bostan*, qui est tout en vers, aussi bien qu'un autre de ses ouvrages, qui porte le titre *Molamâat* cf. Sadi. Le mot *Gulistan* signifie proprement un Jardin ou Parterre de fleurs et celui de *Bostan*, un jardin de fruits, *Molamâat* signifie en arabe « des étincelles, des rayons ».

thèse, 1971, p.290).¹ Mais quelles sont les circonstances qui ont favorisé la rencontre de Diderot et Sadi? Un article de J.Proust intitulé «Diderot savait-il le persan?»² (*Revue de littérature comparée*, Janv.-Mars 1958, pp.94-96) nous renseigne sur ce point. La question est fort pertinente, car il est troublant de constater combien la prose de Diderot est fidèle au texte persan. Or, il est certain que Diderot n'est pas allé en Perse, et précise l'auteur de **Diderot et l'Encyclopédie**, qu'aucun voyageur de Perse ne se rencontra parmi ses relations. Le texte que Diderot avait à sa disposition est une édition bilingue (persan-latin) qui avait elle-même servi à Brucker (cf. article cité dans: *Revue de la Littérature comparée*, Janvier- Mars 1958, p.96). Musladini Sadi *Rosarium politeum...*³, c'est cette édition que cite Brucker dans son volume III (P.211, note B). Voici comment J.Proust reconstitue la genèse du **Rosier** de Sadi, en trois étapes:

C'est en 1759, alors qu'il était en vacances au Grandval, que Diderot, qui n'avait amené que son Brucker, lit d'abord trente vers latins de *Rosarium politicum*, qu'il insère aussitôt dans l'article «Sarrasins», ainsi que la traduction de la fable des *Trois hommes et du trésor*, qui le termine.

Seconde étape: La lettre du 30 octobre 1759 à Sophie Volland va refléter textuellement sa rédaction (Diderot, 1876, t.II, p.295, n°6 et suivantes). Mais à travers Brucker, son modèle permanent, il découvre Sadi. Et voici que, chez lui aussi le poète surgit du philosophe. Le texte cité reprend les deux textes, avec un seul changement important: *les trente vers non traduits dans l'Encyclopédie le sont pour Sophie (Ibid.)*, et Diderot y ajoute trois

1. C'est la réponse que J.Proust lui a donnée personnellement.

2. On peut également consulter l'article de P. Vernière, *Revue d'Histoire littéraire de France*, Juil.- Sept. 1950, pp. 408-418.

3. Petit in-folio, 17 pages non numérotées et 629p.

nouvelles fables : celle des *Deux Amants*, celle du *Religieux qui prie pour la mort du roi* et *Le Songe de l'habitant du Mogol*. Sa lettre à S. Volland reflète l'enthousiasme qu'il ressent. Il dit encore:

Les Sarrasins ont des maximes d'une énergie et d'une délicatesse peu communes. Aucune nation n'est aussi riche en proverbes. Leurs fables sont d'une simplicité qui me charme. En voici quelques unes. (Diderot, 1766, t.II, p.314)

C'est donc avant cette date, selon J.Proust, au retour de Grandval, que Diderot lit le texte bilingue de Gentius, qu'il opère un choix parmi les fables et les traduit, ainsi que les trente premiers vers de l'exorde, du latin en français.

Dernière étape: En novembre 1762, Diderot propose à Grimm, pour la *Correspondance littéraire*, le texte définitif du *Rosier de Sadi*. On y retrouve l'Exorde avec deux variantes, la fable aux *Deux Amants*, et celle du *Très or et des trois hommes* et trois nouvelles fables: celle du *Jeune homme vain de sa Lecture du Coran*, celle du *Mensonge qui sauve*¹ qui constitue presque à elle seule l'article «Mensonge officieux» de l'*Encyclopédie*; et celle du *Religieux qui abandonne son ordre pour la société des savants*.² Ces textes, sauf la fable du *Trésor et des trois hommes*, sont tirés de *Rosarium Politicum* ainsi que l'a prouvé J.Proust. Ils représentent soit des *traductions originales* des textes latins, soit des *paraphrases faites sur une*

1. La fable du *Mensonge qui sauve* sera reprise par Diderot dans sa réfutation de l'*Homme* d'Helvétius, cité par J.Proust.

2. Dans l'intervalle, deux autres fables librement adaptées de Sadi avaient été publiées par Diderot en Nov. 1761, l'une dans le *Journal étranger* (*Le fils qui venge sa mère*), l'autre dans la *Correspondance littéraire* de Grimm (*Chacun porte en soi son pire ennemi*).

traduction originale et non des paraphrases de la traduction d'Alègre.¹

Ainsi s'explique la rencontre de Diderot et de Sadi, rencontre qui était inévitable puisque sans le poète de Chiraz, l'histoire de la philosophie moderne de l'Islam eût été incomplète. Mais si la lecture de *Rosarium Politicum* correspond au désir d'information de Diderot, l'usage qu'il en fait dans le *Rosier* du poète Sadi prouve qu'il y prend du plaisir et qu'il veut le faire partager aux lecteurs éclairés de la *Correspondance* de Grimm. Diderot ne pouvait ignorer que depuis longtemps Sadi faisait partie des ancêtres des philosophes. Son admiration pour le système de Sadi sur la puissance de l'Être suprême, faisait de lui «l'ancêtre de Newton et du Pape» (art «Sarrasins»). Pour Diderot, Sadi est avant tout un moraliste relativement politique. Il ne s'agit pas en effet dans le *Gulistan* d'une philosophie politique, mais de l'exaltation du bon roi, qui a aussi les pouvoirs moraux d'un calife. Diderot prend en effet chez Sadi des leçons de moraliste et de prudence, celle d'un bon père de famille, et un paternalisme monarchique fort loin de dépasser les rares audaces de l'*Encyclopédie*. Il ne semble donc pas avoir cherché une portée politique dans le latin de Gentius, en 1759. En tant que philosophe, Diderot avait jugé l'œuvre de Sadi en ces termes: «*La morale de l'islamisme s'étendit et se perfectionna avec Scheich Muslas Eddin Sadi auteur du Jardin des roses persiques*» (*Ibid.*). Ce qui le charma c'est que:

le Rosarium de Sadi n'est pas un traité complet de morale, ce n'est pas non plus un amas informe et décousu de préceptes moraux; il s'attache à certains points capitaux sous lesquels il rassemble ses idées; ces points

1. La première traduction du *Gulistan* ou *L'Empire des roses* de Sadi est de Du Ryer et datée de 1634, la seconde est d'Alègre (1704); ce sont les seules traductions françaises que Diderot aurait pu connaître.

*capitaux sont les mœurs des rois (ce qui explique le titre latin **Rosarium politicum**), les mœurs des hommes religieux, les avantages du silence, l'amour et la jeunesse, la vieillesse et l'imbécillité, l'étude des sciences, la douceur et l'utilité de la conversation. (Ibid.)*

Parmi les fables que propose Sadi, Diderot retient, pour le **Rosier**, la belle leçon d'amour et d'abnégation des **Deux Amants** dont il avait donné la primeur à Sophie Volland, (celle du savoir interpréter le message de son ami), la leçon de modestie intellectuelle du **Jeune homme vain de la lecture du Coran**, la leçon de diplomatie du **Mensonge qui sauve** et l'invitation au savoir du **Religieux qui abandonne son ordre**. Ainsi le **Rosier** du poète Sadi présente-il un raccourci de la sagesse de **Gulistan**; mais il semble que ce soient les qualités de finesse du poète philosophe qui aient attaché Diderot à Sadi, qualités qui transparaissent dans la forme des fables, même à travers la traduction latine, et qu'il s'efforce de rendre en français. L'exorde le séduit pour les mêmes raisons. La forme des maximes et des sentences ne le séduit pas moins. Il cite *quelques maximes générales de la morale des Sarrasins qui serviront de préliminaire à l'abrégé [...] du **Rosarium** de Sadi, le monument le plus célèbre de la sagesse de ses compatriotes. (Ibid.)*

Nous en présentons quelques-unes:

L'impie est mort au milieu des vivants; l'homme pieux vit dans le séjour même de la mort.

S'il reste en toi une seule personne qui te domine, tu n'es pas encore sage.

La justice est la première vertu de celui qui commande.

Ton ami est un rayon de miel qu'il ne faut pas dévorer.

Outre cette sagesse dont l'expression est simple, ils en ont une parabolique. Les Sarrasins, ajoute-t-il, sont même plus riches en ce fonds

que le reste des nations. Ils disent par exemple:

Ne lâche point ton troupeau sans parc.

Ne fais point de société avec le lion, etc. (Ibid.)

Diderot a trouvé en Sadi de secrètes connivences. Il lui prête *ses idées, ses réflexions, ses conjectures, ses doutes, même* (J. Proust, 1962, p.264). La liberté avec laquelle Sadi s'exprime envers les rois et les religieux convenait à Diderot. La morale répandue dans le *Jardin des Roses* s'exprimait tour à tour avec grâce et force sans jamais prendre de couleur religieuse et répondait à l'idéal de l'*Encyclopédie* : *servir l'humanité tout entière*. L'universalité du poète persan, enfin, s'accordait avec l'esprit qui s'efforçait de maintenir le *Dictionnaire*.

3. Conclusion

L'image du monde musulman avant le XVIII^{ème} siècle comme berceau de philosophes d'une envergure gigantesque, qui se constituait ainsi chez les Encyclopédistes, surtout chez Diderot, contredisait violemment son image au XVIII^{ème} siècle comme structure politique et religieuse, dominée par un gouvernement despotique, suivant les idées populaires fondées sur des fables ridicules. Il était par conséquent malaisé de concilier ces deux images contradictoires. Les pages de L'*Encyclopédie* dues à Diderot, surtout les articles «Arabes» et «Philosophie des Sarrasins», témoignent d'une attention, voire d'une sympathie. Diderot admire la philosophie et la science des Musulmans illustrées par des savants dont il fournit une longue liste. Mais c'est surtout *la morale des Musulmans*, représentée par Sadi et son œuvre qui l'attire le plus. Elogieux à l'égard des savants musulmans qui ont fait la gloire de l'Islam au Moyen-Age, Diderot néglige cependant

l'influence qu'aurait pu avoir la religion musulmane dans ce progrès culturel. Mais il apparaît que les longues pages de l'*Encyclopédie* consacrées à cette question, s'opposent ostensiblement à son opinion sur l'incompatibilité de l'Islam et de la science. Sans s'appuyer sur des faits concrets, le philosophe considère le Prophète comme le plus grand ennemi des sciences, ce qui contraste nettement avec l'attitude des moralistes et des savants musulmans dont l'œuvre porte les empreintes profondes des instructions du *Coran*.

Bibliographie

- 1- Hassan, A. & Hill, R.-D., *Sciences et techniques en Islam*, Paris, Unesco, 1991.
- 2- Brucker, J., *Histoire critica philosophiae*, Leipzig, 1767.
- 3- Chaumeix, A., *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie et essai de réfutation de ce dictionnaire*, Bruxelles et Paris, Hérisant, 1758-1759.
- 4- Chaybani, J., *Les voyages en Perse et la pensée française au XVIII^{ème} siècle*, Paris, 1971.
- 5- D'Herbelot, B., *Bibliothèque Orientale*, Maestricht, Dufour, J.-E., et Roux, P., 1776.
- 6- Diderot, D., *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Genève, Chez petit, Imprimeur, libraire, 1777.
- 7- ———— *Correspondance*, Paris, Garnier, 1876, t.II.
- 8- ———— *Œuvres complètes*, Paris, Garnier, 1876, t.IV.
- 9- Moreri, L., *Le Grand Dictionnaire Historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, Lyon, Girin, J. et Rivière, B., 1674.
- 10- Proust, J., « Diderot savait-il le persan ? » in *Revue de littérature comparée*, Janv.-Mars 1958.
- 11- Proust, J., *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Armand Colin, 1962.
- 12- Ryer, A. du, *Gulistan ou l'Empire des roses*, 1634.
- 13- Œuvre collective : *Bibliothèque des sciences et des beaux-arts*, La Haye, 1758.